

II

La Bouteille de vin et le Téléphone

On sera tous d'accord pour dire que mourir, ça change une vie. N'étant jamais morte de toute mon existence je pouvais me laisser aller à dire que ce n'était finalement pas mon truc, que l'état de mort ne me concernait pas contrairement à ces gens qui à peine né, pouvait sauter le pas. Par la force des choses, le suicide non plus. À moins évidemment que quelqu'un d'autre le fasse à ma place. Là, je ne sais pas. Ce doit être assez surprenant de se faire suicider contre son gré à grands coups de démonte pneus pendant qu'on est assis sur les toilettes.

Par exemple.

Peut-être est-ce gratifiant, on a de quoi raconter avec une telle anecdote. Cependant, c'est un fait assez rare et remarquable.

Point décédée donc et remontée comme un coucou bavarois devant son assiette de « SHWEINEBRATEN ! » un dimanche de ripailles, j'avais repris le travail.

Compositions à rincer les cordes, textes plein mon carnet, démos à faire éclater le disque dur. Les grandes émotions font les grandes œuvres, ont pu dire certains par le passé. Oui, j'avais le sentiment d'être dans cette case d'hyper productivité où, tout ce que je pouvais

faire ou toucher avait un aspect magique. Mes récents déboires avaient eu le chic de me laisser des visions d'une richesse formidable dans la cervelle, c'était un puits sans fond qu'il fallait exploiter au maximum tant que je tenais le fil par le bon bout. Une fois lâché, le feeling serait peut-être perdu à jamais. Alors, c'était ici et maintenant. Extraction !

Ce sentiment d'urgence de produire tout ce qui est possible tant qu'il est encore temps est incomparable. C'est comme faire quelque chose, l'inspecter un instant plus tard et se dire : « *est-ce que j'ai fais ça ? Je suis capable de faire ça toute seule ?* ». C'est dément. Être son propre spectateur. Laisser ses mains, ses mots à l'ouvrage, être dans une furie hypnotique incontrôlable. Une machine à mettre les émotions dans une nouvelle dimension.

Je pense à tout ça en bourlinguant mon clavier d'ordinateur, en martyrisant ma guitare, mon piano, et intérieurement je jubile à l'idée de n'être qu'un pantin sous l'impulsion de mon subconscient fertile. Tellement excitée, incrédule face à tout ce qu'il pouvait me souffler à l'oreille.

C'est bien simple, en une dizaine de jours c'est environ trente morceaux qui ont émergés de ma tête. Je suis plus productive qu'une lapine ! Et pour le coup, la parthénogenèse, c'est tout aussi génial que viable.

Quand le cerveau est dans cet état de débauche créative, le corps, lui, finit un peu laissé pour compte. Disons avec familiarité qu'il fait un peu la gueule sans que ça ne me perturbe trop pour autant.

En effet, sur cette grosse semaine j'engloutissais des cafés à tour de bras. Une fois la cafetière vidée, essorée

de sa dernière goutte que j'irai extraire du bout de la langue, j'enchaînais avec une bière en canette. Et pas un produit de sale hipster, je ne bois pas de canettes de bière avec un bonnet au-dessus des oreilles en m'exclamant, les yeux mi-clos, levés vers le ciel : « *Ah non mec, ça, c'est pas une bière. Attends tu plaisantes ? C'est un velouté de houblon, de l'art, sérieux...* ». Voyez plutôt en ce breuvage quelque chose de systématiquement tiède et qui aurait comme usage principal de rendre le sol d'un hall d'entrée tout collant.

Question bouffe, l'hygiène de vie laissait également à désirer. Durant ce même laps de temps, j'ai dû avaler 4 pizzas aux fromages surgelées, un paquet de doritos piquant, 2 sachets de madeleines garanties sans huile de palme (on peut se laisser crever en essayant de ne pas trop anéantir une forêt primaire), et un pot de cornichons extra fin. J'avais posé ce dernier sur le lavabo, de sorte à ce que je puisse taper dedans à chaque fois que j'entrais ou sortais de la douche, c'est-à-dire deux à trois par jour. Vous pouvez penser ce que vous voulez, je suis très ritualisée.

Ah, je me suis également étouffée avec une noix de cajou, passons.

Créative à longueur de journées, mon emploi du temps était millimétré. On frôlait la rigueur militaire. Le matin était dédié à se remettre dans le bain de la veille, on réécoute les enregistrements, on tente de rejouer les morceaux en retrouvant les mêmes ondes qui les avaient animés alors.

Le tout est de remettre la machine en marche, et cela ne fonctionne pas en quelques minutes, c'est un long processus d'immersion et selon les jours cela prend plus

ou moins de temps, il faut savoir se montrer patient et ne pas se laisser déconcentrer pour rien.

L'après-midi était essentiellement dédié à l'enregistrement, et à des essais sonores ou de pré-mixage. La recherche du son au poil d'aisselles prêt sur mes pédales, ou sur le logiciel de montage. Cela revient au travail d'un peintre qui fait des tentatives pour les couleurs en mélangeant sa peinture, dans la mesure où moi je ne sais pas où je vais. Je me laisse guider par les expériences et la curiosité. Et d'un coup, par hasard, on arrive sur un résultat auquel on aurait pas pu penser. Qui est purement accidentel. Et là vous l'avez, c'est le son qu'il fallait, qui vous fait du bien car il vous surprend vous-même.

On garde chaudement le résultat et l'idée maintenant c'est de le marier à l'ossature du morceau. En règle générale, la colonne vertébrale de mes créations c'est une guitare, ce qui n'est pas franchement conventionnel dans l'art et la manière de l'enregistrement.

À partir de ça, j'habille jusqu'à arriver à un résultat satisfaisant. Cette approche est passionnante, on ne sait jamais trop sur quoi on va tomber, et parfois d'ailleurs, on ne tombe sur rien.

Mais ça, ce n'était pas l'habitude du moment, puisque je pissais du château Margaux depuis des jours (c'est une image, mes urines ont une couleur, un goût, sommes toutes banales).

Rien ou presque ne pouvait me sortir de ma concentration et de mon mode de vie monastique. Mes proches sont rares et savent que je suis un ours fort bien dans sa tanière, et que risquer de m'y déranger les exposerait à des dangers fort évitables. J'y sortais exclusivement

pour être la pince sans rire qu'ils connaissent. Le reste du temps, c'est silence radio.

Les visites informelles étaient donc rares, on m'a livré du matériel plusieurs fois pour mon travail, sinon je dois n'être sortie de ma piaule seulement que pour canarder avec des conserves vides les hordes de chats qui avaient décidés de partouzer sous mes fenêtres à 4h du matin. Si je ne partouze pas, alors ils n'ont qu'à partouzer plus loin.

Non, la seule personne qui me fait garder un pied dans la réalité de l'instant « *t* », qui me parle de la météo, du prix du baril de pétrole et de la tragique disparition de la carte postale, cette dame qui justement s'est offert un coffre fort digne de fort Knox pour y planquer farouchement son inestimable collection de timbres.

Oui, cette dame d'un âge équivalent à l'âge légal de la retraite pour qui il n'y a « *plus rien qui va dans ce monde de cinglés* » chaque jours au moins depuis que le président Clinton a révélé que sous son bureau, il n'y avait pas qu'un simple petit bouton rouge pour tout faire péter.

Un beau matin, encore oui, je n'en étais même pas à mon deuxième café ni à mon premier cornichon qu'elle me sortit violemment de mon récital dans un tohu-bohu indigne de ma virtuosité.

« *Ma coloc à terre* »

Colocataire est un terme un peu *too much* en ce qui